

United Artists par Eric Troncy, photos Mario Palmieri

Artistes-performers accomplis et provocateurs depuis 1968, Gilbert & George forment un duo inséparable dans la vie comme... dans leur maison de l'Est londonien, qu'ils occupent depuis trente ans. Numéro leur a rendu visite pour discuter de la reine, de célébrités et de computers.

Autoproclamés "sculptures vivantes" dès la fin des années 60, Gilbert & George ont imprimé d'une marque décisive tant l'histoire de la performance que celle de l'art. Leur œuvre photographique, se présentant comme de grands vitraux et déclinant avec un humour et un sens de la subversion très british le grand lexique de thèmes fondamentaux (le sexe, la mort, la violence, la peur, le racisme, etc.), atteint son but : s'adresser au plus grand nombre. Depuis trente ans, et tandis qu'ils font partie des artistes les plus reconnus dans le monde entier, Gilbert & George sont restés fidèles au concept du "art for all" qui les anime dès leurs débuts. C'est dans leur maison de l'East End de Londres, où ils vivent ensemble depuis plus de trente ans, qu'ils nous dévoilent les œuvres inédites qu'ils présenteront en exclusivité à la galerie Thaddaeus Ropac, à Paris, en juin – avant de les montrer en Espagne, aux Etats-Unis et en Allemagne.

Gilbert & George : Ces œuvres ont été entièrement conçues à l'ordinateur. Il y a seulement un an et demi, nous n'en n'avions jamais touché un ! Celui-ci fait mille gigabits, et a été fabriqué spécialement pour nous parce que les machines ordinaires ne sont pas assez puissantes.

Numéro : Mis à part leur mode de production, en quoi ces œuvres sont-elles différentes des précédentes ?

Finalement, nous faisons la même chose qu'auparavant, mais sur un mode moins "low tech". Dans cette nouvelle série, nous nous représentons dans trois états : normaux, perturbés, et morts ! Nous souhaitons également qu'il y ait d'autres formes de vie représentées qui ne soient pas des personnes, et nous avons pensé que la forme vivante la plus démocratique, celle

qui ne se soucie ni de race, ni de classe, ni d'éducation, c'est le morpion !

La provocation joue un rôle particulier dans votre travail...

Oh ! mais c'est la raison pour laquelle nous sommes artistes ! Nombre d'artistes flattent le spectateur dans le sens du poil et lui rendent hommage pour être tel qu'il est. Nous pensons qu'il devrait au contraire être modifié, questionné.

Vous concevez vous-mêmes vos expositions et choisissez toujours de remplir les murs plus qu'à l'habitude. Vous faites aussi des maquettes très précises de l'accrochage, parce que, dites-vous, vous détestez les commissaires d'exposition...

C'est exact. Nous faisons ces maquettes pour éviter les ennuis. Nous les expédions aux commissaires d'exposition, qui n'ont plus qu'à les reproduire fidèlement. Pour chaque exposition, il nous faut créer notre propre monde, le monde de Gilbert & George. Ça ne plaît pas toujours... La directrice d'une grande institution était venue nous rendre visite ici pour préparer une exposition dans son musée. Nous lui avons montré la maquette terminée, avec toutes les œuvres en place. On voyait qu'elle avait ses propres idées... au moment où elle allait commencer à faire des suggestions, nous lui avons dit : "Allons donc dîner !" Au restaurant, le serveur nous a donné le menu et après quelques minutes, elle nous l'a tendu en disant : "Décidez, vous ! Vous avez déjà décidé de tout !" Mais il y a une raison à cela. Lorsque nous concevons une exposition, nous nous mettons à la place du spectateur. Les professionnels de l'art ont une idée des expositions qui est celle des professionnels de l'art : "J'adorerais voir cette peinture toute seule sur un mur !" Mais cette attitude est sans écho auprès du





public, qui a des idées très différentes quant à la manière de présenter des œuvres. Il se moque de savoir s'il y a trop de tableaux sur un mur. Les gens vont au supermarché : ils sont habitués à voir des foules de choses simultanément. Tandis que les directeurs d'institutions, c'est un peu la "nouvelle cuisine" appliquée aux expositions : une très grande assiette pour une seule carotte !

Quel a été le point de départ de votre œuvre conjointe ?

C'était il y a si longtemps ! Nous n'avons rien décidé. Ça nous est tombé dessus, comme lorsque le temps change et que le ciel prend une autre couleur. Il n'y a pas eu un moment magique où nous nous sommes dit : "Soyons Gilbert & George." En vérité, lorsque nous avons réalisé qu'il ne nous était pas nécessaire de produire des objets, les choses ont pris forme. Nous étions les objets, nous étions des sculptures vivantes. A cette époque, nous étions étudiants à la Saint Martins School, et nous faisons de la sculpture. Nos professeurs s'intéressaient presque exclusivement à la forme, à la couleur : ils détestaient l'idée que tout cela puisse signifier quelque chose. Toute dimension morale était taboue. Dans les galeries ou les institutions, tout était noir, blanc ou gris. Rien à voir avec l'émotion. Rien. Juste la forme. Notre première exposition nous a livré le secret de l'affaire. Nous avions installé les tableaux, le vernissage avait connu un franc succès... Le lendemain matin, nous sommes retournés dans la galerie, et le directeur était à son bureau, l'air bougon. Nous lui avons demandé "Vous avez la gueule de bois ?" Mais ce n'était pas cela. Le problème, c'était la femme de ménage. Elle aimait notre exposition. A cette époque, l'art se devait d'exclure 99 % de la population et d'être réservé à l'élite. Très cruel ! L'art devrait s'adresser aux gens indépendamment de leur éducation, de leur background ou de leur nationalité.

Vous avez toujours travaillé ensemble, ce qui est un choix peu ordinaire.

Lorsque nous avons commencé, à la fin des années 60, on nous disait souvent que

ça ne durerait pas longtemps. A l'époque, tout le monde voulait divorcer trois fois ! Etre deux pour faire ce travail est une force énorme. Il est plus facile d'assumer à deux le regard d'autrui. Ce serait très difficile pour un artiste seul, sur le plan émotionnel et sur le plan technique. La plupart des artistes sont en permanence en proie au doute. Ils sont assis face à leur œuvre et se demandent "Dois-je mettre un peu plus de bleu ? Est-ce que je change le ciel ?" Et il n'y a pas de réponse. Encore que tout ne se résume pas aux accords et aux désaccords. Nous travaillons pour atteindre notre but de la meilleure façon qui soit.

Vous travaillez systématiquement dans cette maison où vous vivez ?

Nous sommes dans cette maison depuis trente ans. A l'époque, c'était le seul quartier de Londres bon marché. C'était le quartier juif. Dans certains magasins, on ne parlait que le yiddish. Longtemps, ce quartier a été le désespoir de Londres : prostituées, alcooliques... Au fur et à mesure, les journalistes nous disaient "Maintenant que vous avez du succès, pourquoi ne déménagez-vous pas dans un quartier plus agréable ?" Maintenant, ils disent : "Ce quartier est horriblement branché ! Pourquoi ne partez-vous pas ?"

La forme de vos œuvres les rapproche des vitraux. Leur accordez-vous la même fonction ?

Cela a plus à voir avec la lumière de l'écran de télévision. Mais il y a souvent quelques membres du clergé aux vernissages de nos expositions. Ils réalisent probablement que notre œuvre parle de la foi, contrairement à la plupart des œuvres du xx^e siècle. Picasso n'a jamais peint de crucifixion. Les artistes modernes ont divisé le monde en deux : d'un côté les gens stupides qui aiment Jésus et vont à l'église, et de l'autre, les artistes modernes et sophistiqués qui font de l'art moderne et vivent dans des intérieurs modernes. L'endroit où nous vivons, Fournier Street, s'appelle ainsi à cause d'une bataille religieuse : il y a une église à un bout de la rue, et une mosquée à l'autre. A l'angle, il y a un commissariat, ce qui découle d'une idée chrétienne, comme les hôpitaux et les

"Lorsque nous concevons une exposition, nous nous mettons à la place du spectateur. Le public se moque de savoir s'il y a trop de tableaux sur un mur. Les gens vont au supermarché : ils sont habitués à voir des foules de choses simultanément."

21

universités. A Westminster, au Parlement, ils doivent prier tous les jours. On ne peut donc pas nier que cela fait partie de nous. Cependant, à l'époque des vitraux, il n'y avait qu'une manière de penser. Nous voulons qu'en face de l'une de nos créations, on puisse dire "oui" ou "non". Mais nous ne voulons pas que les gens tournent le dos à nos œuvres. Il y a des artistes qui sont très heureux lorsqu'on condamne leurs expositions ; pas nous.

Vous allez exposer à la Tate Modern ?

Nous l'avons appris il y a trois jours seulement ! L'exposition aura lieu en 2007 et se tiendra sur tout le quatrième étage, ce qui est incroyable, parce qu'aucun artiste n'a jamais eu ce privilège. Cette proposition est en discussion depuis trois ans : initialement, elle était faite pour la Tate Britain. Mais nous pensons qu'un système qui divise les artistes en fonction de leur nationalité est criminel – et probablement illégal ! En tout cas, nous sommes ravis : nous n'avons pas eu d'exposition dans un musée à Londres depuis vingt ans !

Comment expliquez-vous cela ?

La bureaucratie ! L'establishment ! Un jour, notre galeriste Thaddaeus Ropac, qui est autrichien, a rendu visite au prince Michael [de Kent]. Dans la conversation, Thaddaeus a dit qu'il préparait une exposition avec Gilbert & George. Le prince Michael s'est exclamé "Oh non ! Pas ces deux-là !" Mais nous préférons cela à "Mais de qui parlez-vous ?" La Tate n'a pas exposé nos œuvres depuis trente ans ! Elle en possède une très importante, qui n'a été exposée que trois mois – la durée légale. Nous étions à la Tate Modern pour l'inauguration, en présence de la reine. Son parcours avait été programmé de façon à ce que l'on ne voie pas nos œuvres. Pourtant, l'une d'elles était intitulée *England*. Très patriotique ! Certes, l'autre était intitulée *Cunt* [Connard]...

Vous êtes paradoxalement des artistes très populaires.

Lorsque nous sortons pour dîner, nous déployons toutes sortes de ruses pour éviter les vernissages... Les gens se tiennent au milieu de la rue, c'est le truc le plus branché à faire le soir ! L'autre soir, sous une pluie battante, un clochard s'est approché

de nous. Il portait tout un tas de sacs, il était fantastique ! On aurait dit qu'il s'était échappé d'une autre époque ! En passant, il a dit : "Messieurs Gilbert & George !" Beaucoup de jeunes artistes sont concernés par l'ascension sociale : nous préférons les clochards ! Dans les années 70, vous pouviez demander à n'importe qui dans la rue de citer le nom d'un artiste vivant : personne n'en était capable ! Pas de problème pour citer le nom d'un homme politique, d'un assassin ou d'un sportif... mais un artiste : impossible ! Maintenant, tout le monde connaît le nom de quatre, cinq ou dix artistes contemporains. Tous les journaux en parlent, même les tabloïds. Les artistes sont les nouvelles stars. Même les pop stars veulent être artistes. Vous savez, à la fin du journal télévisé, pour détendre l'atmosphère, il était de coutume de présenter un reportage sur un animal. Maintenant, c'est un reportage sur un artiste ! Mais ce n'est pas si mal au fond ; c'est mieux que le sport ou la mort.

Il y a une dimension très britannique dans votre travail. On ne l'imaginerait pas naître ailleurs que dans un pays si soucieux de sa famille royale et qui a connu le mouvement punk.

Nous sommes probablement les seuls artistes qui pourraient affirmer : "Nous sommes royalistes !" Tous les autres vous diraient sans doute que la famille royale est ennuyeuse, et qu'ils n'y croient pas du tout. Mais nous, nous sommes très contents d'être des sujets. C'est une position fantastique, en tant qu'individu. Quant au punk... Nous avons fait *Human Bondage*, les *Drunken Pieces* ou utilisé des svastikas dès 1974. Des œuvres comme *George the Cunt and Gilbert the Shit* étaient très cryptopunk. La plupart des musiciens du mouvement punk anglais étaient d'anciens étudiants en art. Malcolm McLaren allait dans les galeries où nous exposions. Il ne l'admettrait probablement pas, mais tout ceci l'a sans doute influencé.

Gilbert & George, 20 London E1 Pictures, galerie Thaddaeus Ropac, 7, rue Debelleyme, Paris III^e.
Tél. 01 42 72 99 00. Du 12 juin au 24 juillet.

"Tout le monde connaît le nom de quatre, cinq ou dix artistes contemporains. Les artistes sont les nouvelles stars. A la fin du journal télévisé, pour détendre l'atmosphère, il était de coutume de présenter un reportage sur un animal. Maintenant, c'est un reportage sur un artiste !"

22

